

ment à l'intérêt public, ne pouvait rester indifférente en présence de ce dépeuplement de notre jeune pays, et s'est sans cesse ingénié à en rechercher la raison. Nous ne craignons pas de nous tromper en affirmant que les nombreux écrits publiés sur cet important sujet, formeraient plus d'un volume, s'ils étaient réunis.

Les causes assignées à cet exode alarmant et les théories développées pour retenir ici nos compatriotes, ont été nécessairement fort variées. Cette désastreuse émigration que nous déplorons, nous semble aujourd'hui plus extraordinaire, lorsque nos industries se sont développées, les grandes entreprises publiques réclament les bras de nos travailleurs, et l'ouvrage abonde. Il faut, donc chercher les causes déterminantes de cet exile volontaire, ailleurs que dans l'absence du travail et n'y voir là qu'une déplorable manie encouragée par les fallacieuses promesses de gens intéressés à représenter les Etats-Unis comme un véritable pays de Cocagne.

M. l'abbé Provancher a publié dernièrement, dans le *Naturaliste Canadien*, une remarquable étude sur l'émigration, au retour d'un voyage de quelques mois dans la République voisine. Nous croyons rendre un service à ceux de nos compatriotes qui seraient tentés de s'expatrier, en livrant à leur réflexion, le fruit de ses observations sur la condition morale et matérielle des Canadiens au delà de nos frontières. Le travail de M. l'abbé Provancher est trop long pour pouvoir le publier en entier; nous en détacherons les extraits les plus saillants et de nature à éclairer suffisamment nos lecteurs sur les prétendus avantages que leur offre nos voisins.

« Nous les avons donc vu ces Etats si vantés, cette terre promise de nos démagogues, cet Eldorado de notre jeunesse! Nous les avons vu à l'Ouest, nous les avons vu à l'Est! nous les avons vu au Sud! Bien que notre séjour chez ce peuple ait été d'une durée assez courte, nous avons pu cependant l'étudier dans sa vie de famille, dans ses relations sociales, dans sa politique, sa religion, ses arts, son industrie.

« Examinons la situation matérielle que réserve l'avenir à nos émigrants aux Etats-Unis; nous tenons que sous ce rapport aussi, cette situation se trouve bien inférieure à celle que peut assurer le travail joint à l'économie dans notre pays.

« Nous avons à passer trois quarts d'heure dans la gare de Springfield, Massachusetts, à notre retour de la Floride; entendant parler français dans un certain groupe, nous nous en approchons et nous adressons aux interlocuteurs :

— « Vous êtes des Canadiens, je pense ?

— « Oui, monsieur.

— « Comment vous trouvez-vous par ici ?

— « Bien, dit l'un d'eux, très-bien fit un autre.

— « Vous vous estimez donc plus heureux que vous l'étiez en Canada ?

— « Et de beaucoup, dirent-ils, à l'unisson.

— « Mais en quoi ? de quelle façon ?

— « En Canada, il faut travailler beaucoup pour gagner peu.

— « Je comprends que vous êtes des journaliers; mais ici vous gagnez plus en travaillant, est-ce qu'il ne faut pas dé-penser plus ? Combien gagnez-vous par jour ?

— « Ça varie avec le genre d'ouvrage. Chez les cultivateurs un bon homme gagne de \$25 à \$30 par mois; dans les briqueries on a de 10 à 12 piastres par semaine; dans les manufactures c'est de 1 à \$2 par jour.

— « Ce sont d'assez bons prix, mais combien payez-vous de pension ?

— « De 5 à \$6 par semaine.

— « Ainsi donc sur les 12 piastres de la semaine il vous faudra en retrancher 6 pour la pension ? il ne vous en restera donc plus que six ?

« Mais les journaliers gagnent tout autant en Canada. Admettons toutefois que ces gages sont un peu plus élevés que ceux du Canada, que les manufactures étant plus nombreuses,

le chômage s'y rencontre plus rarement; pensez-vous que vous n'auriez pas plus d'avantage à prendre de nouvelles terres en Canada et à faire des cultivateurs ? Oh ! pour des cultivateurs ne nous en parlez pas. C'est s'assujettir pour toute sa vie à une vie de misère, à travailler beaucoup, à ne porter que des vêtements hardes et à ne manger que du pain noir. Ici nous avons une nourriture de premier choix; du pain comme les riches du Canada n'en ont pas de meilleur; et les dimanches et après nos heures de travail, nous avons toutes sortes de divertissements à notre disposition, et des habits propres pour nous montrer parmi le monde.

— « Je vois, mes amis, que vous avez des idées erronnées sur votre position actuelle et sur celle que vous auriez pu vous faire au pays. Écoutez-moi un instant, je vais vous le faire voir. Je ne veux blesser personne, ni vous faire un reproche sur ce que vous avez fait; mais je vous invite à bien peser la valeur des raisons que j'oppose à vos avancées. Je prétends donc que la situation du cultivateur en Canada est bien préférable à la vôtre, et que sous tous les rapports il est plus heureux que vous.

« Lui, il est assujéti à un travail rude, en vérité; mais c'est un travail plein d'encouragement, de véritable satisfaction, *labor ipsa voluptas*, la souche qu'il arrache, la pierre qu'il tire du sol cette année, sa charrue ne la rencontrera plus l'année prochaine, et son champ s'élargira d'autant. D'ailleurs, la plupart de ses travaux exigent dans leur exécution le concours de son intelligence, ce qui ne contribue pas peu à lui faire oublier ce qu'ils peuvent avoir de pénible et de désagréable. D'un autre côté, son travail est fort varié, et ne manque pas d'intermittences et de chômage. Mais vous, quel plaisir pouvez-vous trouver à empiler pendant des semaines et des mois les briques que vous livre une machine ? ou à guetter les métiers pour renouer des brins qui se cassent ou charger de nouveau la navette quand elle est vide ? Est-il un travail plus ennuyeux, plus abrutissant que celui qui cloue pour ainsi dire un homme à une machine, et le constitue en quelque sorte une partie intégrante du mécanisme ? Ainsi les statistiques en Angleterre et ailleurs ont-elles permis de constater que rien n'est plus préjudiciable au développement de l'intelligence que le travail des manufactures ! Voulez-vous donc faire de vos enfants des hommes machines, des demi-brûtes ?

« Vous portez de beaux habits et vous avez mille divertissements à votre disposition; malheureusement oui, et c'est ce qui perd un grand nombre d'entre vous. Les boutiques où l'on distribue le whiskey et les maisons de jeu ne servent que trop souvent à engloutir ce que vous devriez mettre en réserve pour des moments critiques qui peuvent vous prendre à l'improviste. Vous gagnez sans efforts la vie de votre famille, votre femme et vos enfants sont richement habillés; mais vienne donc la maladie qui vous interdit le travail ? viennent donc le chômage ou des grèves comme la chose arrive si souvent, quelles ressources vous restera-t-il ? Mais il n'en est pas ainsi avec le cultivateur. Pour lui, la maladie peut lui interdire le travail pendant des semaines et des mois, que ses vaches n'en continueront pas moins à fournir le lait, la crème et le beurre à table, que ses champs n'en continueront pas moins à pousser pour la nourriture de sa famille et de ses troupeaux. Et viennent des jours encore plus désastreux, tels que maladies prolongées, accidents aux récoltes, pertes d'animaux, etc., il possède dans son fonds un capital qui lui assure le crédit pour le tirer du besoin. Il y a, en un mot, toute cette différence entre le cultivateur et le journalier ou l'ouvrier de manufacture, que le premier se suffit à lui-même, vit de ses propres ressources comme un seigneur au milieu de son domaine; tandis que les derniers ne sont rien autre chose que des serviteurs, assujétis au bon plaisir et au caprice de maîtres plus ou moins exigeants, et ne devenant que trop souvent les victimes de leur cupidité ou de leurs folles entreprises.

« Vous vous plaisez à singer les bourgeois et à faire parade de vos habits fins sur les places publiques; mais vous oubliez donc que ces Américains auxquels vous voulez vous élever, vous méprisent avant tout ? que vous êtes de fait leurs serviteurs ? qu'ils ne vous accordent de considération, qu'autant que vous leur permettez de vous exploiter et de s'enrichir de